

1 Jean 5, 1-4

Nous savons ce que c'est que naître. Typiquement johannique, la naissance de l'homme se donne à comprendre d'une autre manière : naître à la vie par la foi.

La foi, thème qui cadre cette péricope, est l'expression d'une *origine*, toute autre : celui qui croit est né de Dieu (v.1) ; elle est aussi le lieu de la *victoire* totale sur le monde (v.4).

L'enjeu de la lettre affleure dans ce passage : on passe d'une "définition" de la foi ("celui qui...") à "notre" foi". La communauté est fragilisée, à la fois à l'extérieur et à l'intérieur :

- à l'extérieur : l'auteur parle de victoire sur le monde et nous savons que le monde (*ko/smoß*) se comprend de manière négative : c'est l'humanité dans sa dimension hostile au projet de Dieu. En 1 Jn 2, 13-14, l'auteur parle d'être "vainqueur du Mauvais".

• à l'intérieur : la communauté johannique doit faire face à des

défections (dont on ignore la cause) et les dissidents apparaissent aux yeux de ceux qui sont restés comme des antichrists. Par voie de conséquence, les liens intra-communautaires se renforcent dans la conviction de la communauté restante d'être authentique ; et l'auteur de la lettre de rappeler ce qu'est l'amour issu de Dieu.

"Quiconque aime celui qui engendre aime aussi celui qui est né de lui " (on remarquera que la TOB dans sa "traduction" remplace systématiquement l'indéfini par Dieu : Quiconque aime *Dieu* qui engendre aime aussi celui qui est né de *Dieu* "). Nous pourrions être conduits à penser, en particulier par cette traduction, que celui qui est désigné ici comme "né de Dieu" désigne le Christ (selon la suite, au v.6, le Christ n'est-il pas le Fils de Dieu ?). Pourtant, cela ne s'impose pas. Conformément à l'indéfini employé ici (*pa?ß* en v.1a et v.2), la lettre nous oriente vers les autres, et plus précisément vers les "enfants de Dieu". Ces enfants de Dieu ne sont pas n'importe qui : ce sont ceux qui croient, dans les termes de la formulation et de la connaissance johannique, que Jésus est le Christ ; ils sont des frères, à proprement parlé, d'un "genre" nouveau.

Nous avons parfois l'habitude de lire la littérature johannique de manière très spiritualisante, au sens d'une distanciation de la réalité. On peut constater ici qu'au contraire, la foi se révèle, sans ambiguïté possible, très concrètement. L'auteur évoque ceci d'une double manière : à la fois *garder* les commandement et les *mettre en pratique* . Cette double perspective préserve et d'une vie de la foi conçue comme un simple dépôt de valeurs et d'une existence détachée de sa source.

Il est question aussi de victoire ; le vocabulaire est typique de l'Apocalypse et de 1 Jn ; il exprime une affirmation théologique. Mais le trait est aussi polémique : l'auteur de la lettre parle de la foi comme d'une "victoire" en employant le terme... *ni=kh*, hapax NT ; or *Nikè* est la déesse de la Victoire. Il y a donc victoire et victoire : la victoire du Christ peut être lue comme une contre-proposition par rapport à d'autres victoires divines.

Je vois dans ce texte deux difficultés :

- l'amour de Dieu semble réservé ici à quelques uns ; nous sommes assez éloignés de "l'amour du prochain" au sens large. Ceci est lié à la conscience de cette communauté johannique d'être la communauté eschatologique, conscience qui la met à distance du monde. L'amour entre frères (l'*agapè*) fonctionne alors comme un critère d'appartenance à la communauté eschatologique ; il permet de constituer la communauté, contre tous les autres.

En transposant, on peut se demander si nous ne sommes-nous pas ici dans une

conception un peu "club fermé" de l'Eglise, une sorte de camp retranché, voire de secte, qui convient mal à notre contexte sociétal ? Et si l'Eglise peut légitimement avoir une conception eschatologique de sa propre existence, notre contexte ne la porte pas à se mettre pour autant sur la défensive.

Mais à la réflexion, n'y a-t-il y a tout de même quelque chose à prendre : une interpellation sur nos relations communautaires ; dans notre contexte de discrédit de l'Eglise (ou simplement d'indifférence), il semble que les chrétiens sont particulièrement mis en demeure de témoigner de manière authentique de l'amour de Dieu ; il semble qu'il y a demande sérieuse de visibilité de ces relations différentes nées de la foi en un Dieu que l'on confesse comme un Dieu qui aime. Nous savons que l'amour chrétien (l'agapè) se différencie d'une acception purement affective ; mais le respect de l'autre, dans tous les aspects tracés par "les commandements" de Dieu, a encore de l'avenir...

- l'autre difficulté tient à l'eschatologie : la péricope parle de victoire. Il ne s'agit donc pas de conquête : j'aime autant... Cette victoire est actuelle (le texte est au présent) : nous savons bien que la résurrection du Christ est le signe de cette victoire actuelle et que par la foi, nous sommes nous-mêmes vainqueurs.

Mais la victoire, totale, est encore cachée ; elle est conviction secrètement inscrite au cœur de ceux qui "sont nés de Dieu" ; elle demeure une tension à vivre, à la fois dans notre rapport au monde et en nous-mêmes qui ressentons, malgré ce que nous dit l'auteur, que les commandements de Dieu sont parfois un fardeau. Ils le sont peut-être quand nous perdons cette conviction d'une victoire ; ou quand nous pensons qu'il y faut changer le monde et que nous mesurons douloureusement notre impuissance.

Pourtant, il y a cette autre vérité du monde à laquelle la foi au Ressuscité porte à croire. Cette autre vérité se *révèle* alors dans la pratique de l'agapè.

C'est *la pratique de l'agapè*, notre foi à l'œuvre, qui devient à la fois *signe* de cette victoire actuelle du Christ Ressuscité, et signe anticipé de la plénitude totale.

Bettina Schaller